



für Yoliswa

und die vielen die oft
alleine kämpfen
und unbemerkt
sterben
die selten gefeiert werden
und doch unvergeßlich
bleiben

pour Yoliswa

et toutes les personnes qui souvent
luttent seules
et dont la mort
passe inaperçue
qui sont rarement célébrées
et pourtant restent
inoubliables

Ce « Mot de bienvenue » est une traduction de la version allemande telle qu'elle a paru dans l'édition originale du recueil. Le texte original en français n'a pas été retrouvé.

Tous les noms propres suivis d'un astérisque renvoient au glossaire en fin d'ouvrage. [NdT]

Mot de bienvenue

J'étais surprise. Au cœur de l'hiver le plus rude, un souffle infime de printemps.

En février 1994, je parcourai l'Allemagne au pas de course. Saarebruck, Francfort, Leipzig, habillées dans des couleurs de neige, défilaient devant des vitres de train. Un sourire, une poignée de main, quelques mots échangés pendant que je dédicaçais *Ségou* ou *Moi, Tituba*, et j'étais déjà repartie autre part, pour la prochaine rencontre, toute aussi courte. À la fin du voyage, Berlin, dont je gardais un souvenir déformé par les quatre zones d'occupation et le Mur. Je savais que je n'aurais pas le temps de découvrir la nouvelle ville, recomposée. Difficile de se satisfaire de ces tournées qui ne laissent pas beaucoup de place à la curiosité et aux rencontres.

À l'Institut français, la jeune femme qui était chargée de me présenter au public attira mon attention. Pourquoi? Sa jeunesse. Et sa voix. Une voix dont le timbre portait les traces de blessures très vieilles, encore ouvertes. Sa présence aussi. Doucement douloureuse, comme la voix.

Attirée par elle, je commençai à me renseigner. Quel était son nom? « May Ayim. » D'où pouvait-elle être? D'Afrique? Des Caraïbes? « Je suis afro-allemande », me répondit-elle. Afro-allemande? Ce terme, qui peut dérouter, ne m'était pas neuf. Au contraire. Quelques années auparavant, j'avais eu entre les mains, plutôt par hasard, un livre étonnant : *Showing Our Colors. Afro-German Women Speak Out*. J'étais bouleversée par cette partie de l'histoire, où l'exil, l'exclusion et le racisme inscrivaient leur nom de manière incomparable. J'avais lu avec fascination les poèmes issus d'une douleur vécue — marginalisée, inconnue de la plupart et bien souvent ignorée.

« Je suis une des autrices de ce livre », me dit May, « et j'y ai aussi publié mes premiers poèmes ». Alors tout de même. Sans la connaître, sans pouvoir dire son nom, j'avais déjà entendu la voix de May Ayim. Et ce moment, que je tenais pour notre première rencontre, était en réalité des retrouvailles.

« une fois encore et comme toujours
pendant qu'on
répartit déporte morcèle
ceux
qui sont et ont toujours été et doivent rester
les autres... »

J'étais surprise. Un souffle infime de printemps au cœur d'un hiver allemand.

J'arrêtai le temps. Nous avons pris place l'une en face de l'autre, et à nouveau j'ai entendu la voix de May. J'ai écouté sa poésie. Le timbre caractéristique de sa voix me disait des poèmes qui parlaient d'elle, et d'autres, à la fois si proches et si différents d'elle en Allemagne, en Afrique, en Amérique. Dans ces poèmes, il y avait de la passion et de l'ironie, et quelque chose de profondément captivant. La voix : jeune et très vieille. En l'écoutant je redécouvrais la détermination de son engagement ; car ses traits d'esprit, ses jeux de mots et ses chutes ne dissimulent jamais la puissance de son combat contre le racisme, le sexisme et tous les autres -ismes dont notre société en deuil est pétrie. Dans la voix de May, j'ai trouvé l'écho d'autres sons de la diaspora. Son indocilité, son humour, son expression poétique sont aussi ceux d'un Léon-Gontran Damas*, l'un des pères de la « négritude ».

Des voix extraordinaires. Singulières et déjà présentes dans le cœur de nous tous et toutes, que l'on persécute et assoiffe.

Maryse Condé
28 novembre 1994



vorwort

vorworte
sind immer etwas
länger und ergiebiger
als nachdenkliche
kurzatmige nachworte

weil
am ende
schon alles gesagt ist
egal ob wahr
oder nicht

da
es allerdings
schwer ist
einen anfang zu
finden

und
es viel leichter fällt
viele anfänge zu
machen

die
nun wiederum
vom eigentlichen ablenken

deshalb
ist es schließlich
doch sehr oft
letztlich einfacher
allem ein ende zu setzen

préface

les préfaces
sont toujours un peu
plus longues et plus généreuses
que des postfaces songeuses
et poussives

car
à la fin
tout est déjà dit
que ce soit vrai
ou non

or
comme il est
difficile
de trouver
le début

et
qu'il est beaucoup plus simple
de faire
plusieurs débuts

qui
à leur tour
détournent du propos réel

pour cette raison
bien souvent
il est finalement
plus simple
de mettre un terme à l'ensemble

womit
demnach vermutlich
gesagt werden muß
daß

vorworte
mindestens so
unerquicklich sind
wie nachworte und

vorsätze
sind erst recht
entsetzlich

et de ce fait
probablement
il en ressort
que

les préfaces
sont au moins
aussi consternantes
que les postfaces et

que les préambules
à plus forte raison sont
épouvantables